

Sarga Moussa, Vanezia Pârlea (dir.),  
*Le Voyage dans les Balkans. L'invention  
d'un espace de la frontière (XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles),*  
Grenoble, UGA Éditions, 2024, 231 p.

Lucia VIȘINESCU<sup>1</sup>

*Hybridité.* Tel semble être le concept qui traverse cet ouvrage dont les onze contributions portent sur les récits de plusieurs voyageurs ayant visité les Balkans à des époques différentes, à partir du début du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'époque contemporaine. Cette notion d'hybridité qui se rapporte au caractère insaisissable et pluriel de l'aire géographique et culturelle des Balkans (malgré l'ancrage solide représenté par la péninsule des Balkans), mais aussi à la diversité, au croisement des regards posés sur cet espace par des voyageurs très différents les uns des autres, est, d'ailleurs, mise en exergue dès le titre même de l'excellente introduction de Sarga Moussa et de Vanezia Pârlea, les co-directeurs du volume. En partant d'une définition que Montaigne donne à l'honnête homme du XVI<sup>e</sup> siècle, dans laquelle le mélange est un trait valorisant, on annonce déjà le fil rouge qui va relier ces contributions. Leur disparité n'est qu'apparente, car, en fin de compte, nous avons l'impression que tous ces fragments se réunissent dans un tableau complexe qui démantèle une série d'idées toutes faites et de lieux communs sur les Balkans<sup>2</sup>. Non que les auteurs se soient proposé de contrecarrer les

---

<sup>1</sup> Université de Bucarest, Roumanie.

<sup>2</sup> Pour une perspective complémentaire sur les représentations de l'espace balkanique dans la littérature de voyage, voir Lidia Cotea (dir.), *Vers l'Orient européen : voyages et images. Pays roumains, Bulgarie, Grèce, Constantinople*, Bucarest, Editura Universității din București, coll. « Heterotopos », n<sup>o</sup> 1, 2009.

clichés existants par des stéréotypes positifs, découpés des relations de voyages qu'ils analysent, le stéréotype étant par définition généralisant et réducteur, soit-il positif ou négatif, mais le puzzle qui résulte de leurs textes contredit implicitement les représentations parfois simplificatrices, manichéennes, associées à cet espace, subsumées à un discours balkanisant, bref la mosaïque d'idées reçues qui continuent de nous influencer même à une époque de la mondialisation où les frontières sont devenues plus souples.

Les articles regroupés dans la première partie du livre sont centrés sur une première composante de cette hybridité, à savoir la tension entre imaginaire (souvent négatif) et réel, entre représentations véhiculées sur les Balkans et la découverte personnelle de cet espace à travers l'expérience viatique. Le voyage du géologue Ami Boué dans la Turquie d'Europe (supposant aussi une traversée des Balkans, intégrés à l'Empire ottoman à l'époque), dont parle Venera Achim, et qui fera l'objet d'un ouvrage scientifique publié à Paris, en 1840, aurait été motivé par le besoin de mieux connaître et faire connaître cette partie du monde à des contemporains qui se l'imaginaient plutôt comme la cour du roi Pétaud, comme un espace chaotique, parsemé de périls. Prodiguant à ses lecteurs des conseils pratiques sur le voyage, Boué essaie, en même temps, de tempérer le préjugé lié au climat d'insécurité de ces contrées et, bien que son impartialité de savant ne le mette pas complètement à l'abri des stéréotypes nationaux, il brosse toutefois un portrait moral nuancé des habitants des Balkans, vacillant entre éloge des qualités morales et critique des défauts, tels la paresse ou l'esprit superstitieux. La formule par laquelle on décrit Bucarest, à savoir « le petit Paris », encore très connue et utilisée aujourd'hui (et dont Boué semble être le créateur), est à la fois condescendante et flatteuse, car elle confirme la supériorité du comparant, tout en accordant une place privilégiée au comparé dans la hiérarchie des villes et des pays balkaniques dont certains seraient plus « européens » (p. 31) que d'autres.

La même hésitation entre un imaginaire orientalisant, cette fois-ci, imbu de références culturelles et littéraires, et une réalité découverte à *chaud*, par une immersion qui transforme l'espace autre dans un « nouveau chez-soi » (p. 57) se retrouve aussi dans les deux relations de voyage du journaliste dilettante Stanislas Bellanger, *Trois ans de promenades en Europe et en Asie* (1842) et *Kéroutza*

(1846), analysées par Nicu Diaconiuc. La mise en regard de ces relations, dont la seconde représente la suite de la première, permet à l'auteur d'observer un changement de perspective. Si dans le premier récit, l'œil avide du voyageur reste plutôt à la surface des choses, percevant l'espace balkanique comme une sorte de bloc identitaire (une description des « Transylvano-Valaques », par exemple, « concerne en fait des Serbes », p. 52), comme un amalgame d'images fuyantes, où les nuances s'estompent, en raison aussi de la vitesse du déplacement, où les lignes de démarcation entre pays et ethnies semblent assez floues, où le réel échappe au regard déçu qui y projette ses rêves d'un Orient plus lointain<sup>3</sup>, le second, *Kéroutza*, rend possible une découverte plus profonde de l'altérité, le déplacement *protéophile* (cf. Zygmunt Bauman, repris par Sarga Moussa et Vanezia Pârlea, p. 15-16) étant supplanté là par un arrêt sur image, ou, pour mieux dire, sur quelques tableaux parmi lesquels celui de la capitale valaque occupe de nouveau une place de choix.

Cette perspective diachronique sur les Balkans, qui nous révèle aussi l'origine de certains clichés encore tenaces, est contrebalancée, dans les deux dernières contributions de la première section de l'ouvrage, par un regard contemporain sur cet espace. Avec l'analyse de Danièle Méaux, on passe du cliché discursif au cliché photographique, qui s'impose très vite dans ce monde, où le visuel semble l'avoir emporté sur les autres types de langage (n'entendons-nous pas presque tous les jours qu'une image vaut mille mots ?). L'article, consacré à deux projets documentaires-artistiques de Gilles Saussier, ancien photjournaliste ayant couvert la révolution roumaine de 1989, en tant qu'envoyé spécial de l'agence de presse Gamma, nous montre comment des images surprises au cœur des événements par des journalistes férus d'instantanéité, peuvent falsifier la réalité et tromper l'œil, à défaut d'une contextualisation. L'ouvrage et l'exposition de 2010, intitulés *Le Tableau de chasse*, dans lesquels des clichés de la révolution de 1989 sont placés à côté des photographies prises à des époques ultérieures, à l'occasion d'autres voyages en

---

<sup>3</sup> Sur le rêve des espaces lointains comme déclencheur d'un projet de voyage héroïque, voir Lucia Vişinescu, *L'Héroïsation du voyageur dans la revue Le Tour du Monde (1860-1914)*, éditeur scientifique : Lidia Cotea, Paris, L'Harmattan, 2018.

Roumanie, permettent un éclairage différent du réel, favorisant les interprétations multiples, donc la complexité, au détriment de l'univoque et de la « linéarité » (p. 82) recherchés par le journalisme sensationnaliste.

Le deuxième volet du tableau contemporain des Balkans est représenté par le récit de voyage d'Emmanuel Ruben, *Sur la Route du Danube* (2019), qui fait l'objet de l'article d'Anne-Marie Monluçon. Un voyage à rebours (d'Odessa à Strasbourg), en longeant le ruban du Danube, une traversée à vélo de cet espace immense que le narrateur-géographe entreprend avec un compagnon de route ukrainien. Comme nous pouvons déduire de l'analyse de l'auteure, ce récit participe aussi d'une certaine vision politique du monde, progressiste, inclusive, quasiment utopique, rejetant l'esprit réactionnaire, d'« Ancien régime » (p. 100). On est frappé par cette franche volonté du narrateur de renverser l'ordre établi du monde et où Anne-Marie Monluçon décèle une influence du « géographe anarchiste Élisée Reclus » (p. 83). En percevant les Balkans toujours comme un espace hybride, cosmopolite (d'ailleurs, comme on le dit à la fin du récit, l'avenir appartient à la fragmentation, non pas à la globalisation), Emmanuel Ruben souligne le caractère arbitraire des frontières et déconstruit les anciennes hiérarchies, parlant de l'Autre qu'on retrouve comme « *une part* de nous-même », et rappelle, dans ce but, la foule d'exilés français ayant trouvé jadis refuge sur ces terres. Emmanuel Ruben voit également dans les vestiges de la domination turque un héritage culturel précieux, en essayant de redorer l'image de l'Empire ottoman.

Et, d'ailleurs, l'image de l'Empire ottoman et des Turcs, telle qu'elle se dégage des récits des voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle, est souvent mitigée, comme le montre Arzu Etensel Ildem dans son article qui ouvre la deuxième partie de l'ouvrage, consacrée à l'ethnographie de la frontière. Alors que pour Stanislas Bellanger, les Turcs étaient les oppresseurs des Moldo-Valaques, peuple petit, mais « brave », Valérie de Gasparin et l'écrivain Edmond About qui traversent tous les deux les Balkans pour se rendre à Istanbul, en 1866, respectivement, en 1883, en offrent un tableau plus nuancé. Madame de Gasparin, qui connaît bien la barbarie dont ont été capables « ces coquins de Turcs » (p. 118), a, en même temps, la nostalgie de la gloire révolue des Ottomans, tandis qu'Edmond

About, quoique partisan de l'indépendance des peuples balkaniques, porte un regard compatissant sur la population turque, forcée de prendre la voie de l'exil, au moment du retrait des Turcs. Le stéréotype négatif du Turc est également mis en cause par le métissage culturel observé sur le terrain. Ainsi, pour About, les Magyars, qu'il apprécie beaucoup, sont « des Turcs chrétiens » (p. 111). La séparation Occident-Orient, qui relève plus des différences de mœurs que d'une frontière physique, n'est pas toujours à l'avantage du premier, les deux voyageurs laissant entendre l'idée d'une influence morale pernicieuse de l'Occident sur cette « France orientale » (p. 113), par exemple, telle que la Roumanie est décrite par Edmond About.

Un regard valorisant sur les Balkans (car venant de l'intérieur de l'espace balkanique), plus précisément, sur une Grèce ayant retrouvé son indépendance, semble se dégager des relations de voyage de l'aristocrate roumaine Dora d'Istria, pseudonyme littéraire d'Elena Ghika, qui constituent le corpus de l'article de Vassiliki Lalagianni. Ces récits, issus de ses séjours à Athènes et des excursions en Roumélie ou en Morée, entrepris entre 1860 et 1870, montrent une Grèce européanisée, sans pour autant chercher à la « désexotiser » (p. 127), comme le souligne l'auteure, en reprenant le terme de Sarga Moussa. Mais pour Dora d'Istria, la relation de voyage sert aussi à défendre la cause de la nation grecque. Les descriptions des monuments antiques, truffées de références érudites, lui permettent, par exemple, de démonter la thèse de l'historien allemand Jakob Philipp Fallmerayer qui contestait « la continuité historique des Hellènes contemporains avec leur passé lointain » (p. 125) (Ne pourrait-on y voir un point commun avec les thèses d'Eduard Robert Rösler ayant servi, à peu près à la même époque, à justifier l'occupation de la Transylvanie par l'Autriche-Hongrie ?) Pourtant, cette solidarité, qui s'explique également par l'appartenance symbolique à une identité balkanique, transnationale, n'est pas exempte de parti pris : idéalisation de l'Occident libre et chrétien, mépris envers un Orient musulman et barbare, héroïsation des peuples balkaniques.

C'est toujours le sentiment de solidarité, plutôt désintéressée cette fois-ci, doublée par un besoin d'objectivité, qui pousse la britannique Edith Durham à écrire sur l'Albanie, après plusieurs voyages à visée anthropologique qu'elle entreprend dans les Balkans

à partir de 1900. Comme le suggère Odile Gannier, l'auteure de l'article sur Edith Durham, bien que la découverte *in situ* de l'espace balkanique n'aide pas vraiment celle-ci à mieux cerner ses contours géographiques, les séjours répétés dans cette région vont lui permettre de démonter certains clichés (par exemple, celui lié au manque d'hospitalité des Balkans surtout « pour une femme seule », p. 141), mais aussi de mieux comprendre les enjeux de la question brûlante de l'Orient et de nuancer ses positions politiques. Dans le contexte des guerres balkaniques où l'Albanie, qui venait d'obtenir son indépendance, devait pourtant faire face aux tendances impérialistes de la Serbie et aux revendications du Monténégro, Edith Durham embrasse tout de suite sa cause, après s'être enthousiasmée pour la Serbie. Ainsi, les choses s'éclaircissent à mesure qu'elle s'immerge dans cet imbroglio auquel ressemblent les Balkans, depuis la Grande-Bretagne, car la confusion n'est pas un trait intrinsèque de cet espace, mais elle se trouve plutôt dans le regard du profane ou de celui qui refuse de faire l'effort de comprendre.

Si les études de cas, axées sur un seul récit de voyage, peuvent parfois faire surgir des singularités, les regards croisés de plusieurs voyageurs sur le même espace montrent souvent des récurrences ou des différences intéressantes, comme nous prouvent les contributions réunies dans la troisième partie de cet ouvrage. Analysant un riche corpus de récits de voyage et de séjour en Roumanie et en Bulgarie, publiés entre 1806 et 1914, Daniel Lançon tente de mettre en relation des discours viatiques portant sur des figures féminines locales. À commencer par le code vestimentaire et jusqu'aux mœurs, les descriptions de la féminité semblent relever du même registre de l'hybridité, du composite. Vivant dans un espace transitoire, perméable, situé au carrefour de l'Occident et de l'Orient, les femmes balkaniques disposent parfois de plus de liberté que les Occidentales. Outre la mode européenne adoptée déjà à l'orée du XIX<sup>e</sup> siècle par les épouses des princes phanariotes, comme en témoigne, en 1806, « Christine Reinhard, femme du consul de France à Jassy » (p. 161), ou par les dames francophiles et oisives de la société huppée, les Roumaines peuvent opter aussi pour le mélange entre la mode française et quelques réminiscences orientales, comme on peut le voir dans une peinture de Charles Doussault de 1844 (le costume oriental étant quasiment absent vers la moitié du siècle), ou pour le costume

national qui devient un véritable marqueur identitaire dans le contexte révolutionnaire de 1848.

En portant son attention sur deux ouvrages qui proposent deux regards différents sur soi, *La Roumanie pittoresque* (1901) d'Alexandru Vlahuță et *Voyage en Roumanie* (1921) de Nicolae Iorga, Liliana Anghel retourne à des discours du passé pour y trouver des réponses à une question lancinante, toujours d'actualité pour les Roumains, à savoir celle de l'appartenance de leur pays à l'espace balkanique. En effet, même si plusieurs « arguments géographiques, historiques et politiques » (p. 180) permettent d'inclure la Roumanie dans l'espace balkanique, et l'auteure cite, en ce sens, le livre de Micha Glenny, *Les Balkans*, les connotations péjoratives associées au mot et à ses dérivés ont amené les Roumains à rejeter cette appartenance. Ils se consolent souvent avec la belle image de l'oasis de latinité résistant au milieu des Turcs et des peuples slaves, de même qu'Alexandru Vlahuță ne retenait dans ses descriptions enflammées de *La Roumanie pittoresque* que ce qui relevait, à ses yeux, de la continuité avec le passé romain. En revanche, Nicolae Iorga offre une image plus objective des origines de son pays, sans faire abstraction de l'héritage byzantin, ni de l'influence slave, c'est-à-dire en présentant l'hybridité culturelle comme un élément positif.

L'article de Corinne Fournier Kiss, qui clôt le livre, a d'abord le mérite d'établir quelques distinctions terminologiques importantes. À part l'Europe de l'Est et les Balkans, notions forgées à des moments historiques différents, mais très proches, finalement, en tant qu'elles renvoient, toutes les deux, à des lieux plutôt mal délimités, l'inventaire comprend aussi l'Europe centrale, terme apparu dans les années 1980 pour désigner les pays « se trouvant à la fois géographiquement au centre de l'Europe et politiquement dans le bloc soviétique » (p. 201) mais dont le référent est, lui aussi, assez variable. D'ailleurs, les récits analysés par Corinne Fournier Kiss, *Danube* (1986) de Claudio Magris et *L'Éillade de la comtesse Hahn-Hahn – En descendant le Danube* (1991) de Péter Esterházy, se rapportent justement à cette Europe centrale, récemment inventée, le premier pour la légitimer, et le second, dans une clé ludique et ironique. Si chez Claudio Magris, l'espace de l'Europe centrale se compose d'une multiplicité de frontières et de couches ethniques, à l'image du Danube, le fleuve sans source, ni fin, traversant plusieurs

contrées, Péter Esterházy nous offre l'image d'une identité fluide de cette partie du monde, se métamorphosant en permanence, semblable au bateau qui se déplace sans cesse, une « hétérotopie par excellence » (p. 219). Déconstruisant à la fois le concept d'Europe centrale et les formules solennelles de Magris, qu'il transforme en poncifs, Péter Esterházy dépasse largement le cadre de son voyage, et nous convie à un exercice presque métaphysique, déconcertant pour ceux qui seraient tentés de prendre les questions géopolitiques trop au sérieux.